

Un monde disparu

Liane Coolidge Thibault (503)

-- suite --

AFFRONTER LES GRANDES ÉPIDÉMIES

En 1847, l'archevêque de Montréal, Mgr Ignace Bourget, autorisa les Hospitalières de Saint-Joseph à briser leur cloître pour se rendre aux baraques de Griffintown. Des dizaines de religieuses se mirent sous les ordres des médecins, pour distribuer les médicaments, laver les malades, consoler les agonisants, ensevelir les morts – plusieurs dizaines par jours – dans un cimetière aménagé tout près. Elles étaient aidées par des engagés, payés 3 livres par jour pour les hommes, 2 livres et 10 chelins pour les femmes. Ils lavaient le linge, faisaient la cuisine, distribuaient la nourriture. Eux aussi risquaient leur vie.

Les Hospitalières furent rejointes, en juin, par 31 Sœurs grises. Puis les Sœurs de la Providence arrivèrent, leurs paniers de victuailles sous le bras, suivies par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Ces dernières n'étaient pas infirmières : elles fournissaient les voitures, des vêtements, de la nourriture; elles prenaient soin des nombreux orphelins. Certaines religieuses passaient deux jours à la pointe Saint-Charles, à cause du temps qu'il leur fallait pour retourner à la ville. Le soir, elles se lavaient des pieds à la tête, désinfectaient leurs vêtements. Lorsqu'elles revenaient au monastère ou au couvent, elles étaient isolées pour ne pas contaminer les autres.

Toutes les communautés payèrent leur tribut au combat contre le typhus. Une vingtaine de religieuses moururent, des dizaines gravement malades, furent envoyées en convalescence à la campagne.



En octobre, la contagion régressa. Le typhus avait fait 13 850 morts, dont la moitié à Montréal. Des centaines d'enfants irlandais étaient devenus orphelins. Ils se retrouvèrent sous la protection de communautés religieuses. Un certain nombre fut placés dans des familles canadiennes-françaises. Des familles irlandaises que le typhus n'avait pas décimées s'établirent dans les campagnes. Toutes parlaient l'anglais ou le gaélique.

Avant le typhus, une autre épidémie avait frappé durement le Québec : celle du choléra. La maladie des pauvres, comme on l'appelait, se répandait dans toute l'Europe. Cette infection intestinale aiguë se déclara en juin 1832 à Québec. Les Augustines de la Miséricorde de Jésus soignaient le plus de malades possible, mais 3 200 personnes en moururent. L'épidémie atteignit Montréal faisant 4 000 morts en quatre mois. Le choléra revint en 1834, en 1849, en 1851 et en 1854, il hanta longtemps l'imaginaire collectif.

Cependant, aucune maladie ne fut plus foudroyante que la grippe espagnole, qui survint à la fin de la Grande Guerre. Cette pandémie fit 20 millions de morts dans le monde. Le Québec n'y échappa pas.

De juillet à novembre 1918, 500 704 cas furent signalés. Cette épidémie mobilisa des religieux et des religieuses de trente congrégations. La grippe fit 13 880 morts au Québec.

Vouées aux orphelins, les religieuses des orphelinats pouvaient passer toute leur vie dans ces lieux clos, presque coupés du monde. Elles tentaient d'y recréer le climat qui prévalait dans les écoles et les familles pour ces enfants que la vie avait le plus souvent privés de tout lien parental.

Les religieuses veillaient à loger, nourrir, vêtir, instruire, soigner en maladie les orphelins, et pourvoir à la sépulture en cas de mort, selon les termes du contrat que leur communauté signait avec le gouvernement du Québec en retour de maigres subventions. Elles devaient aussi compter sur les organisations charitables dont les ouvriers fournissaient vêtements, souliers et bottes, sur les clubs sociaux qui recueillaient des équipements de sport pour les garçons et les filles.

Au Québec, à la fin des années 1950, les orphelinats accueillait 10 500 garçons et filles.

En 1924, mon père Gérard Coolidge, âgé de neuf ans, résidait depuis quatre ans, à l'orphelinat de Sorel, en compagnie de son frère Wallace son aîné de deux ans. Leur mère était décédée et leur père, retourné vivre aux États-Unis, voulant se remarier avec une femme qui n'acceptait pas de prendre soins des enfants, les avait tout simplement abandonnés à l'orphelinat de Sorel. Il leur rendit visite une seule fois en cinq ans.

Gérard et Wallace firent leur première



communion et furent confirmés à l'orphelinat. Ils y reçurent également leurs premières



années d'instruction scolaire. La **fanfare** les accueillit dans ses rangs. Ils apprirent à rendre de petits services aux personnes âgées qui habitaient à l'hospice dans une aile du même édifice qu'eux. Ces vieilles gens, pour la plupart seules au monde, étaient à leur décès, exposées dans une grande salle et veillées par les orphelins...

(Sur la photo, Wallace, 11 ans, une bonne vieille, Gérard, 9 ans.)